

# DIEU ET LA PÉDAGOGIE PAR LA CRAINTE DANS LE CONTE IVOIRIEN : UNE ÉCOLE DE CATÉCHISATION SOCIALE

Massandjé CHERIF

Université Peleforo GON COULIBALY, Korhogo-Côte d'Ivoire

[massandjecherif4@gmail.com](mailto:massandjecherif4@gmail.com)

## Résumé

Notre article a pour charge de montrer que la rencontre entre Dieu et l'Homme relève d'un rite initiatique. Par conséquent, l'intervention de Dieu, dans les affaires communautaires, constitue pour l'Homme une rééducation. La nature n'est pas, ici, la société et les multiples fortunes qu'elle réserve à l'individu. Elle renvoie plutôt aux forces cosmiques qui, selon cette conception, veillent sur la cité et réglementent les attitudes sociales. C'est en cela que participe la figure de Dieu qui fait du parcours de l'Homme, une pédagogie initiatique. Dans les contes ivoiriens, Dieu se charge de faire grandir l'Homme intellectuellement et spirituellement. Et cela, malgré la résistance de ce dernier aux efforts des parents et de la communauté. En clair, dans les contes ivoiriens, Dieu se charge d'affranchir l'Homme de son esprit basement matérialiste, égoïste et individualiste. Ce passage d'un état spirituel à l'autre, démontre que Dieu est celui qui veille au maintien de l'ordre et de l'univers.

**Mots-clés :** Dieu, Homme, contes ivoiriens, pédagogie initiatique, communauté

## Abstract

Our article aims to show that the encounter between God and Human being is part of initiatory rite. Therefore God's intervention in community affairs constitutes a re-education for the human being. Nature, here, is not the society and the multiple fortunes it reserves for the individual. Rather, it refers to the cosmic forces which, according to this conception, watch over the city and regulate social attitudes. This is where the figure of God participates, making the journey of human being on earth, an initiatory pedagogy. In Ivorian tales, God is responsible for making human beings grow intellectually and spiritually. And this, despite the latter's resistance to the efforts of parents and the community. Clearly, in Ivorian tales, God is responsible for freeing human beings from their basely materialistic, selfish and individualistic spirit. This transition from one spiritual state to another, demonstrates that God is the one who ensures the maintenance of order and the universe

**Key-words:** God, human being, Ivorian tales, initiatory pedagogy, community.

## **Introduction**

La réalité offerte par le conte négro-africain est celle dans laquelle les humains, les animaux, les végétaux, les minéraux et les choses interagissent. Ce qui rapproche tous ces éléments, selon l'éthique nègre, c'est la vie. Le conte offre une scène sur laquelle se jouent librement les drames de la vie sociale par des personnages de toutes natures. Ce qui confère au conte une parfaite originalité, une fertilité de l'imaginaire des peuples géniteurs de ce texte. Ainsi, on y découvre les forces vitales, les génies, les animaux, les êtres doués de pouvoirs magiques, les féticheurs, les sorciers. Dans ce kaléidoscope de personnages, l'étude s'intéresse singulièrement au personnage de Dieu dans les contes africains, notamment dans ceux de l'espace ivoiriens.

Le conte, genre prépondérant, profane et accessible à toutes les couches sociales, est une des manifestations de la culture ivoirienne. Sa simplicité et son accessibilité font de lui une arme puissante d'éducation. Il est porteur de la vision du monde de chaque couche de la société et décrit, au travers des sujets qu'il aborde, les vices et les valeurs qui minent cette même société. Dans ce décor onirique et pour comprendre toute la symbolique des personnages qui peuplent le monde des contes, il faut jeter un regard sur la présence de Dieu dans les récits comme une catéchisation sociale.

Les raisons évoquées plus haut fondent et justifient la présente analyse. Il s'agit de pénétrer, de façon bicamérale (sociologiquement et anthropologiquement), dans la cosmovision du peuple ivoirien relativement au personnage Dieu, pour dégager sa responsabilité de l'état social ; sa part dans la reconstruction de l'appareil social mis à mal. Partant, comment les contes ivoiriens mettent-ils en scène le personnage de Dieu ? De quelle manière la crainte de Dieu peut-être une école de catéchisation sociale ?

### **1-Approche définitionnelle du concept de Dieu**

Dieu apparaît comme une force souveraine structurant l'univers dans l'optique de son bon fonctionnement. En partant du principe qu'il constitue cette puissance favorisant le rayonnement du cosmos. Cet enseignement peut parfois ne pas être verbal mais symbolique. D'où la figure de Dieu dans les contes.

#### **1-1- La figure de Dieu : entre cause et principe de vie**

Le mot "Dieu" est issu du latin "deus ", lui-même tiré d'une origine indo-européenne "deiwo", « une divinité ». Il désigne donc un Être ou une Force Suprême structurant l'univers entier. Principe fondateur dans les religions monothéistes, Dieu est l'Être suprême, unique, transcendant, universel, doté

d'une perfection absolue, constituant le principe de salut pour l'humanité et qui se révèle dans le déroulement de l'Histoire (V. Propp, 1977, p.112). Comme entité philosophique, Dieu est le principe d'explication et d'unité de l'univers (M. Sidibé, 1999, 127). Alors, Dieu est ce qui n'est pas. Échappant à la rationalité, il est la Préséance qui nie tout commencement de son existence, d'où son caractère éminemment sacré.

Ainsi, la perception de Dieu dans les contes ivoiriens repose sur la croyance en un seul Être que l'histoire des religions définit comme l'Esprit supérieur. Il est le commencement et la fin de toute chose. Le Dieu Créateur est à peu près identique dans toutes les religions africaines, et dans toutes les régions de la Côte d'Ivoire. Les communautés ivoiriennes traditionnelles ne perçoivent pas le monde sans l'idée de Dieu, eu égard à la multiplicité des pratiques et des rites voués à son adoration ou aux objets et autres formes de représentation de la divinité. Il est l'Être suprême doué d'un pouvoir immense sur ses créatures et doté d'un attribut particulier.

Dans le conte traditionnel oral ivoirien, Dieu est également ce qu'il est dans les Écritures Saintes, c'est-à-dire un personnage créateur de l'Homme, de la nature dans tout ce qu'elle renferme et englobe. Omnipotent et omniscient, il est le créateur de la terre et du ciel, bon, généreux et pourvoyeur de grâce. Sa grandeur est immense. En effet, la notion de Dieu revêt un impact culturel considérable, dans la mesure où sa représentation et la façon de le nommer varient en fonction des aires culturelles et des systèmes de croyances. Dieu possède, dès lors, des aspects religieux et métaphysiques divers en fonction des sociétés et des peuples. Ce qui rend parfaitement difficile sa caractérisation. Voilà pourquoi certains auteurs estiment même que Dieu est si grand qu'il échappe à toute tentative de définition par des mots humains (A. J. Greimas, 1970, p.57). Ainsi, par exemple, J. S. Erigène (1995, p. 75) a pu écrire : « Nous ne savons pas ce qu'est Dieu. Dieu lui-même ignore ce qu'il est parce qu'il n'est pas quelque chose. Littéralement Dieu n'est pas, parce qu'il transcende l'être ». Partant de ce postulat, nous convenons donc que :

Le mot "Dieu" désigne la réalité mystérieuse que les hommes cherchent à tâtons depuis les origines. L'histoire des religions peut permettre de repérer les conditions théogoniques dont l'origine renvoie à l'homme lui-même et son énigme. On doit reconnaître que la dialectique de Dieu telle qu'elle se déploie dans la plupart des religions est profondément différente de la dialectique de Dieu dans les diverses philosophies. Quoi qu'il en soit, l'homme pour apaiser son besoin religieux réclame Dieu qui soit comme toi et avec lequel il puisse entrer en échange d'amour (E. Universalis, p.572).

Principe d'explication de l'existence du monde, Dieu est conçu, généralement, comme un être supérieur selon les modalités particulières aux croyances et aux religions. Dans les religions monothéistes, il est l'Être éternel, unique, tout puissant et miséricordieux ; créateur et juge des révélations

bibliques et islamiques. Il est désigné dans la Bible par différents noms et expressions qui traduisent sa grandeur, son omniprésence et son omnipotence : Yahvé, Jéhovah, le Roi des Rois, l'Éternel ou encore le Très Haut. Dans le Saint Coran, il est nommé Allah. Quelques appellations de Dieu en langues ivoiriennes définissent une représentativité idéologique qui n'est pas des moindres. En fait, à travers ce personnage qui constitue un maître-initiateur, s'exprime la vision du peuple ivoirien. Dieu, être présent dans l'imaginaire humain, est responsable d'une éducation par l'effroi.

### **1-2- Dieu, éditeur de loi et principe de cohésion**

Dans la société traditionnelle africaine, les normes, les valeurs sociales sont sacralisées à cause de leur origine mythique. Franchir les normes, amène à s'exposer au courroux de Dieu qui sanctionne la faute pour servir de base d'action aux autres membres de la communauté. Comme le fait remarquer A. Papparizos, (1989, p. 232), « les hommes savent comment se comporter envers les dieux et de quelle façon ces derniers s'adressent à eux ». L'éducation a pour mission de tisser entre les individus des liens sociaux procédant de références communes. Les moyens employés épousent la diversité des cultures et des circonstances.

Dans les sociétés traditionnelles ivoiriennes, l'éducation vise l'épanouissement de l'être dans sa dimension sociale. Elle se définit comme la construction d'un espace de socialisation et comme creuset d'un projet commun, mais aussi comme le véhicule des cultures et des valeurs humaines. En effet, l'obéissance aux lois édictées par l'Esprit Tutélaire est un gage de sécurité et d'harmonie avec soi-même et avec les autres membres de la collectivité. Il est clair que « la loi morale est en réalité la loi des puissances transcendantes et celle de l'Esprit suprême », (H. Gravrand, 1984).

Dans les sociétés modernes ivoiriennes la transmission des valeurs apparaît distincte. En raison de l'urbanisation galopante, les villages ne devraient plus être les seuls lieux privilégiés du conte et des valeurs traditionnelles. Dès lors, l'on s'interroge, si le conte africain comme esthétique de l'oralité peut continuer d'influencer l'homme aujourd'hui autant que les médias ou l'image.

La jeunesse actuelle considère le conte comme une pensée conceptuelle et philosophique qu'elle étudie à l'école. Il importe donc d'actualiser le support de transmission des contes africains.

L'on sait que la parole ne suffit plus à elle seule pour capter l'attention du public moderne, notamment celui constitué par les enfants. Il faut lui adjoindre l'image aux fins de la rendre plus expressive et plus efficiente. L'image, manifestement, dit davantage ; elle donne une compréhension concrète et concise au message. C'est la forme du savoir la plus intelligible à l'enfant. Mais, l'usage de l'audio-visuel ou même des technologies de l'information et de la communication comme canaux de

diffusion du récit traditionnel africain ne signifie pas, pour autant, l'abandon systématique ou total de sa forme purement traditionnelle. Bien au contraire, car dit le sage africain : « si l'on sait où l'on va, il faut aussi savoir d'où l'on vient », c'est-à-dire que si le récit est mis en image pour la rendre intelligible, le message doit demeurer authentique en étant diffusé dans la langue du conteur pour mieux transmettre ses valeurs culturelles tout en le promouvant en tant qu'auteur, véhicule ou canal de textes oraux.

Par ailleurs, le sage est celui qui est modéré, prudent, raisonnable. En un mot, c'est celui qui est rangé dans sa conduite, dans ses mœurs. Seul, Dieu peut avoir toutes ces qualités, par conséquent, seul Dieu est sage. Pour les peuples ivoiriens, la suprême sagesse consiste à reconnaître dans l'univers l'unité pour l'ordre des êtres.

Il est clair que si l'unité et la cohésion sont encouragées dans la société ivoirienne, la désobéissance, elle, est combattue, découragée. Cette attitude de la fille de Dieu est décrite comme un handicap au développement personnel et aussi collectif, c'est-à-dire d'une communauté, d'un pays, voire d'un continent.

En conséquence, il faut se garder de désapprouver la peur qu'incarne le visage de Dieu dans l'application de la pédagogie par la peur en tant qu'outil d'éducation des sociétés sans écriture. Autant que toute pédagogie relevant de la science, l'on peut certes, lui reconnaître des limites. La pédagogie par la peur relativement à ses aspects initiatiques a effectivement pour principe que l'on ne retient bien que ce qu'on apprend de son corps. Cette formation traditionnelle par l'initiation s'apparente à l'école Allenienne (E. Chartier, 1990, p. 67) prise comme un bien propre à forger la volonté d'entreprise de l'Homme.

## **2-Dieu dans la pédagogie par la crainte**

Le divin se manifeste en toute chose. De plus, son omniprésence assure sa totale couverture du temps et de l'espace. Dès lors, chaque être, chaque réalité, est digne de respect à cause de la valeur spirituelle qu'il revêt et le modèle d'éducation qui va avec.

En cela, la pédagogie par la crainte mise en place par le visage de Dieu, comme concept africain, peut se lier à la notion de progrès pour envisager le lien qu'il tisse avec les droits des femmes, des hommes et des enfants dans l'appareil social.

### **2-1-La dialectique du pouvoir divin et de l'univers social**

De par leur nature et leur contenu, les contes, forme majeure de la littérature orale, nourrissent de la sagesse et de l'environnement africains. De ce fait, les contes peuvent s'identifier comme des musées, des monuments, des plaques de rues, de seuls livres par lesquels le Noir trouve son instruction par la

gaieté. La marque identitaire de l'africain est l'oralité qui lui a été léguée depuis ses Ancêtres. Une littérature transgénérationnelle qui résume toute son histoire, toute son éducation. Mieux, l'on retrouve dans les contes tout ce qui a trait à la sacralité, à la préciosité, aux principes nécessaires à la bonne éducation de l'Africain voire de l'Ivoirien. De ce fait, les récits oraux ivoiriens permettent de s'imprégner de multiples valeurs et connaissances morales des sociétés par le biais des personnages et des thèmes abordés.

Dans la tradition ivoirienne tout comme dans la plupart des traditions africaines, le monde se présente sous la double influence de Dieu : d'une part ses diverses implications dans la vie religieuse à travers les liens sacrés qui l'unissent au monde et, d'autre part, sa pression médiatisée par le biais des préceptes dont l'observance est matérialisée par le jeu des règles morales qui garantissent l'équilibre de l'appareil social. Avant tout, le monde n'est pas un chaos : il possède une structure à laquelle n'échappe guère la société ivoirienne. Mais comme précédemment évoqué, la structuration de la société d'origine dans les profondeurs de la volonté divine. Sa crainte inhibitrice, l'idée de son omniprésence, son omniscience et son omnipotence constituent autant de facteurs censeurs qui, loin de s'embraser, contribuent à cimenter la cohésion de l'univers social.

Dieu comme modérateur de la vie sociale n'implique pas sa présence physique dans les rapports qui unissent les diverses composantes de la structure sociale. Nos propos ne visent pas à expliquer son apparition physique dans ces rapports humains sur le champ de l'action. Il s'agit, ici, de faire la lumière sur l'impact que Dieu produit sur la société humaine à travers ses multiples représentations pour l'orienter, lui donner la direction adéquate à suivre dans les strictes limites de la préservation et de la perpétuation de la vie sur terre. En montrant à chaque élément du groupe social le rôle et la place qui sont les siens, Dieu rappelle à chacun les fondements primordiaux de son dessein pour l'humanité. En effet, B. Holas (1978, p.23) écrit :

Le mythe cosmologique, tout en reflétant l'histoire matérielle et spirituelle de la société primordiale, se présente essentiellement comme une somme de normes ontologiques. En montrant à l'Ivoirien les modèles les plus authentiques de l'existence-autrement dit les constantes éthiques-il lui enseigne les principes qui ont présidé à l'organisation du cosmos : en procédant à l'aide d'un vaste tableau qui va de certains repères observables du système stellaire, voire de tout l'univers galactique (...) aux points morphologiques les plus insignifiants de son terroir natal, il lui propose en même temps, à travers les actions exemplaires du héros mythique, les modes de son propre comportement....

Ces modèles peuvent être considérés comme des codes de conduite sociale se projetant dans la société comme des principes divins à observer pour garantir la fluidité des rapports comme le montre certains contes ivoiriens à réception.

## 2-2-le modèle de justice divine

Le conte tagbana « Voyage au pays de l'abondance », pose de prime abord les jalons de la justice divine. Face à la férocité d'Hyène qui abat les canards sauvages qui lui ont prêté main forte dans la quête d'un gibier : « *Les canards sauvages avaient de grandes qualités, ils étaient bons et prenaient en pitié celui qui souffrait. Ils se posèrent autour de Dissia et cherchèrent une solution pour emmener celui qui sollicitait leur aide* » (T.M. Touré, 1983, 42).

Mais, à l'altruisme des pintades, s'opposent la méchanceté et l'ingratitude de Dissia qui, à chaque étape du voyage, mangeait l'un de ses bienfaiteurs. Le plus âgé des canards instruit les autres membres de sa communauté du dessein sordide de Dissia qui se nourrit des siens. Ils échapperont ainsi à la mort : « *les canards lui reprirent leurs plumes et s'envolèrent dans le silence de la nuit...* » (T. M. Touré, 1983, p. 45)

Le principe de l'intelligence tel qu'il est posé dans les contes ivoiriens en tant que manifestation de la justice divine ne peut être compris qu'en dénotation seconde, à travers le croisement de deux tendances qui s'affrontent : d'un côté les êtres dotés de la force brutale, symboles de l'injustice, de la tyrannie... Et à l'opposé de cette frange symbolisant la cruauté, se trouve souvent dressée la race des petits êtres incarnant les assises de la ruse capable de dénouer les situations les plus complexes.

Par souci de justice, Dieu dote les plus faibles d'une intelligence, afin qu'ils sortent victorieux des épreuves tyranniques des plus forts. Et le lièvre, conscient de cette justice affirme : « tout dépend de Dieu ! » pour lui, c'est Dieu qui l'aurait donc inspiré pour qu'il avertisse sa mère génitrice. C'est pourquoi, sa réaction correspond à un acte de foi. Il est convaincu que sur la base de cette foi, la quête qu'il vise sera forcément atteinte. Et c'est ce qui se produit effectivement, car sa mère a réussi à chanter. Dieu se révèle donc comme un redresseur de tort.

Le conte gourou « Pourquoi le palmier résiste à la tempête ? » témoigne de cette vérité. L'introduction de ce récit donne un aperçu de la justice divine : « *C'est l'explication du soutien que notre seigneur Dieu accorde à ceux qui ont raison...* » (I. E. Tououi-Bi, 2008 p.245). Sur cette base, Dieu donne raison au palmier qui est allé porter plainte contre l'ingratitude de l'homme dans ce récit.

Pour rendre justice au palmier, Dieu lui donne la capacité de résister à toutes les intempéries. Ici, l'arbre apparaît comme une représentation de la société des hommes tandis que les hommes ingrats, quant à eux, incarnent tout esprit impertinent, perdu et replié sur soi. En fait, la société étant le fondement sur lequel l'homme et tous les autres éléments reposent, qui rend possible la vie. Elle a besoin, pour son harmonie et pour son équilibre de normes, de valeurs que sont les règles de la morale.. En effet, les

principes et valeurs établis ont pour rôle de renforcer l'équilibre social. Et à cela, tendent les actes posés par Dieu dans son rapport aux hommes pour permettre et faciliter la vie sociale. Le palmier qui, dans ce conte, est dans une perspective de solidarité a besoin de la reconnaissance de l'Homme. En revanche, tel n'est pas le cas. Raison pour laquelle il est bon de reconnaître l'homme qui se comporte dans ce récit comme un être qui ne reconnaît les bienfaits de l'arbre, représente tout homme pervers.

La justice divine atteint son paroxysme dans le conte sénoufo-niarafolo « Le Chasseur et le crocodile ». Dans ce récit, Boloba, le chasseur, vint à Tshombé le crocodile pendant une partie de chasse. Incapable de marcher sous le soleil ardent, Boloba décide de porter Otchombé jusqu'à la rivière : « *Conduis-moi jusqu'au lit de la mare et Massa Dambaly te le rendra majestueusement au crépuscule, parole d'ami* » (P. N. Silué, 2013, p. 120). Mais, à leur arrivée, Tshombé décide de manger son bienfaiteur. Pour donc rétablir la justice Dieu fait intervenir Sozzani qui sauve Boloba des griffes de Tshombe :

(...) Que selon les lois édictées par Waramba Diara, notre roi, si Booba refuse de constituer ton repas, tu ne peux que porter l'affaire devant le tribunal des animaux et le conflit doit être réglé nécessairement là où il a débuté. Tous repartirent dans la savane, loin du talapin, là où le chasseur retrouva son fusil, ses couteaux de chasse et ses poignards acérés. Des heures passèrent et le crocodile commença à perdre la voix tout en transpirant. Sonzini dit alors à Boloba : -Que vas-tu faire d'un crocodile, à présent affaibli qui a déjà tenté de te dévorer après que tu as sauvé la vie ? (P. N. Silué, 2013, p. 124)

En effet, le conte est, sans aucun doute, la revanche des tout petits, des faibles. Devant l'ingratitude de Tshombé, Dieu vient en aide au chasseur désespéré. L'intervention de Sozzani est divine puisque par lui, Dieu établit la justice. L'ingratitude est un vilain défaut qui fragilise la cohésion du groupe. Et c'est justement pour prévenir ce vice symptomatique d'une idéologie individualiste que Tshombé meurt, « *emporter par sa propre méchanceté et son ingratitude sans borne* » (P. N. Silué, 2013, p. 126).

Les contes « Le Mariage de la fille de Dieu » et « La Riche épouse » fonctionnent sur le même principe. Ils traitent de la justice divine. Dans le premier récit, Dieu soumet les prétendants de sa fille à une épreuve d'intelligence : faire une natte de sable, rapporter un sac rempli de serpents python et rapporter les poumons de la mère : « *Dieu n'accordait la main de sa fille qu'au candidat qui subit avec succès trois épreuves d'intelligence, étant entendu que l'échec à l'une quelconque de ces épreuves entraînerait la mort* » (F. J. Amon d'Aby, 1973, p. 26). Cette épreuve divine a pour intention d'initier l'individu aux principes fondamentaux qui gouvernent la Vie : la lutte perpétuelle pour son bien-être. Ici, Dieu privilégie le principe fondamental selon lequel l'effort individuel doit contribuer au progrès de l'individu, faciliter son insertion à l'intérieur de la société en parfaite harmonie avec la logique globale



de fonctionnement de cette société. En clair, une attitude qui va contre cette logique rencontre sans conteste la colère de Dieu et peut être qualifiée de facteur de dysfonctionnement social.

### **2-3-La providentialité de Dieu dans le conte ivoirien**

Parmi les êtres surnaturels les plus exaltés dans les contes africains, notamment dans les récits oraux ivoiriens, Dieu occupe une place de choix, souvent, même s'il n'est pas mentionné. En fait, « dans les contes, Dieu apparaît surtout dans son rôle de providence, c'est-à-dire qui gouverne le monde et qui veille sur ses créatures, s'occupe des pauvres, des déshérités » (P. N'da, 1984, 106). Dans les contes africains, notamment ivoiriens, Dieu se révèle comme un sauveur.

Dans le conte tagbanan « La Case de tous les animaux », les animaux envisagent de construire une maison pour y habiter. Mais l'idée de vivre ensemble avec le Roi Djari, Dissia l'hyène, Kangal la panthère ne plut pas à Tôpé, étant donné qu'il avait encore présent à l'esprit les pratiques de Dissia l'hyène, qui n'avait pas hésité à tuer deux des canards sauvages qui le conduisent au pays de l'abondance et à manger les œufs de la mère crocodile, sa bienfaitrice (...). *Le Roi Djari et Kangal, son vassal n'avaient pas non plus les griffes très propres* » (T. M. Touré, 1983, p. 63).

Telle paraît délicate la situation à laquelle le monde se trouve confronté aujourd'hui. Pour préserver la vie des moins forts qui seraient certainement écrasés par Dissia, Djari ou la panthère, Tôpé refuse de participer à l'édifice social. Pour Tôpé, il est impossible de mener une vie harmonieuse avec de tels personnages étant entendu que les personnages susmentionnés ne se nourrissent que de la chair de leurs camarades. Tôpé se déguise en un personnage étrange et met ainsi fin à l'idée de bâtir une case commune pour tous. Et « *Depuis cette malheureuse aventure, nous sommes assurés de ne rencontrer souvent que des colonies d'animaux de même espèce, mais plus jamais tous les animaux de la terre en un même lieu* » (T. M. Touré, 1983, p. 68). Nous comprenons donc que le conte est la revanche des tout petits. L'attitude de Tôpé s'inscrit dans une perspective divine pour sauver ses confrères animaux d'une fin future certaine.

Dans le conte « Comment Dieu donna la force au bélier ? » (I. E. Tououi Bi, 2008, p. 345)<sup>1</sup>, un enfant ramassa une graine de calebasse bizarre qui parle et la sema. Au terme de sa croissance, cette graine donna naissance à une grosse calebasse : « *Cette calebasse a grossi, grossi jusqu'à ce qu'elle s'étende sur plusieurs buttes d'igname, tellement elle était grosse, rapporte le narrateur. Et on ne pouvait plus voir de butte d'igname encore moins les herbes* » ! (I. E. Tououi Bi, 2008, p. 346)

---

<sup>1</sup> Ernest Irié BI-TOUOUI, *Recueil de contes populaires gouro*, Op. cit., p. 345.

C'est cette calebasse exagérément grosse qui, un jour, se mit à poursuivre l'enfant en ravageant tout sur son passage : *Et la calebasse courait, avalant tout, antilopes, biches et tous les animaux sur son passage. Elle arriva au village. Dès que les hommes la virent, ils se mirent tous à courir dans tous les sens. Mais elle les avala tous, y compris les blancs !* (I. E. Tououi Bi, 2008 p. 347).

Telle paraît délicate la situation à laquelle le monde entier se trouve confronté. Pour accentuer l'universalité du problème, le conteur précise que les Blancs habituellement magnifiés par la conscience collective africaine, au nom d'un certain complexe d'infériorité, n'échappèrent guère au "déluge" de la calebasse, ainsi que les animaux sans exception. Mais comme par enchantement, seule une brebis fut épargnée de ce déluge et cette brebis mit bas un jour un jeune bélier. C'est ce bélier qui, au prix de mille courages, se libéra d'abord du rocher dans lequel sa mère avait trouvé refuge en le perçant avec sa tête. Ensuite, bravant la férocité de la calebasse bizarre, il la perça avec sa tête.

Ainsi, dit le narrateur, toute la population de la terre qui séjournait au sein de la calebasse sortie en poussant un ouf de soulagement.

Les hommes aussitôt sortis de cette prison se mirent à errer.

Et Dieu les interpella en leur disant :

Attendez, attendez, race de bêtes, où allez-vous et d'où venez-vous ? »

Nous étions dans une grosse caverne inconnue » répliquèrent-ils ensemble. Et Dieu leur dit : « Que toute la force soit conférée au bélier. Je fais de lui l'animal le plus fort de la terre (I. E. Tououi Bi, 2008 p. 348).

Comment la providence apparaî-t-elle dans cette situation ?

En fait, ce récit tout comme plein d'autres récits étiologiques, s'apparente fort au récit biblique relatif au déluge de Noé.

Dieu voulant ramener l'humanité à l'ordre, détruit toute la terre et épargna seulement Noé et sa famille dont l'actuelle humanité, selon la Bible, constitue la postérité. Dieu est amour, dit-on, mais cet amour divin supplante toute considération. C'est pourquoi, malgré la gravité et l'ampleur des manquements à sa volonté, Dieu manifeste toujours cet amour infini en préservant l'essence de l'espèce humaine. C'est le cas dans ce récit où à l'image de l'humanité détruite à la suite d'une pluie diluvienne au temps de Noé, une calebasse dont la grosseur incomparable engloutit toute l'humanité entière. Autant Dieu a sauvé l'humanité par le canal de Noé, autant il a permis que soit préservée la vie d'une brebis dont la progéniture sauvera aussi l'humanité pour permettre la perpétuation de l'espèce humaine. Symboliquement, la brebis épargnée par Dieu joue un double rôle.

Le mouton est, sur le plan traditionnel, pour les ivoiriens, notamment pour les Gouro, destiné aux sacrifices visant à promouvoir le culte des Anciens. Son immolation est un remède contre les égarements de l'homme et, par extension, du groupe social. En effet, le sacrifice du mouton pour les différentes

communautés ivoiriennes œuvrent pour les possibilités de régénérescence de la vie. Il est donc tout à fait aisé de comprendre que le statut de féminité accorde à la brebis une position socialement symbolique et déterminante : elle donne la vie. Nous abordons le sujet dans le même sens que Pierre ERNY, lorsqu'il souligne que :

La femme est la porte d'entrée qui conduit à la vie terrestre, le canal par lequel coule la vie d'un monde à l'autre, le pont qui en relie les rives, la médiation des grâces d'en haut. En elle, des forces numineuses sont à l'œuvre, invisibles, mais dirigeant le visible, lui donnant force consistance. Elle n'en est que l'humble servante, le réceptacle, le temple, la brèche par laquelle l'autre monde entre en symbiose avec celui-ci. Elle constitue une sorte de point de condensation des influences cosmiques spirituelles et divines habituellement diffusées, mais qui, à présent se conjuguent en elle pour aboutir à une nouvelle création par son intermédiaire. Il est donc naturel que la gestation confère à la femme un mystérieux rayonnement qui peut être bénéfique... (P. Erny, 1968, 177-178)

Ce n'est donc pas en vain que Dieu épargne la brebis pendant ce déluge. À travers l'acte posé par ce jeune bélier, né de la brebis épargnée, le monde entier a trouvé son salut, signe assez éloquent de l'amour de Dieu envers l'humanité. La providence divine apparaît aussi dans le conte sénoufo, « Une cupidité toute malade ». Comme le révèle le narrateur de ce récit,

Il était une fois, un royaume riche et paisible, une cité à l'abri de la sécheresse et des inondations. Le peuple des animaux était aux ordres d'un monarque absolu : sa majesté Satorgo. Ce monarque vivait pratiquement retranché dans son palais construit sur les versants abrupts d'une colline rocailleuse. Le Fama était sous la protection de lynx, de guépards et de panthères. Ils étaient entraînés pour donner la mort à tout animal imprudent qui oserait avoir une opinion différente de celle du roi (P. N. Silué, 2013, p. 95).

Mais, dans ce royaume hostile vivait Kôbala qui refusa de se conformer aux ordres établis par le monarque.

Un jour, Kôbala, rentrant de son champ d'ignames, trouva une pierre particulièrement brillante dans une ravine fraîchement creusée par les eaux de ruissellement. Il s'agissait d'une énorme pépite d'or (...). Les bruits parvinrent au Fama-Satorgo que l'âne Kôbala rejetait de l'or avec les crottes, surtout celles de la nuit. Satorgo fit convoquer Kôbala à la cour et le fit jeter aux oubliettes pour que plus personne n'eût le courage d'oser tromper sa majesté (P. N. Silué, 2013, p. 96-97).

Tout le monde était soumis à la tyrannie de ce chef dictateur. Et un jour, la femme de Kôbala vint à mourir. Celui-ci prétend pouvoir la ressusciter à l'aide de sa « queue de Salamandre ». Le monarque se laisse entraîner dans ce jeu de farce entretenu par Kôbala et son épouse : « *Sa Majesté Satorgo fut si convaincue par le tour de passe-passe de Kôbala qu'il lui accordait la liberté et lui rachetait la queue de Salamandre et son mode d'emploi à prix d'or après l'avoir fait prince* » (P. N. Silué, 2013, p. 99).

Le tableau, ainsi exposé par les textes analysés, offre l'image idéale du pouvoir divin pour la jouissance duquel la sagesse est indispensable. Le sens du discernement qu'elle procure permet d'identifier les différentes catégories sociales et de traiter chacun selon ses mérites. Quand le pouvoir fait

place à une intolérance, à un abus, le puissant perd son aura et son charisme dans une éclatante humiliation. Tout pouvoir indigne se voit contrebalancé et la défaite du puissant demeure un gage de paix qui fait du faible, de l'orphelin, du démuné, un héros. Le puissant n'est respectable que lorsqu'il réserve assistance et sécurité au faible. Cela revient à croire que la réflexion sur l'essence et l'opportunité du pouvoir divin débouche sur la démythification de ceux qui abusent de leur puissance tout en ne se donnant que des droits. De la condamnation des abus de tous genres, il ressort que tout individu, quel qu'il soit, a droit à des égards. Cela est un cours de morale politique<sup>2</sup>.

## **Conclusion**

L'objet de l'étude soulève la problématique centrale de savoir si les contes pouvaient, par le biais de l'image de Dieu, permettre d'appréhender la parenté culturelle entre les différentes communautés ivoiriennes, et déboucher sur la dimension sociale. Parvenu au terme de l'analyse, l'idée de Dieu dans les contes du corpus relève l'aspect des croyances du peuple ivoirien, d'une part et, d'autre part, ce personnage est mis en scène pour une bonne intégration sociale.

La littérature des contes célèbre la vie dans ses pratiques rituelles et culturelles. Le rite est, en aucun doute, un prolongement du mythe qui, par son caractère nettement ludique, est une dramatisation d'une aventure du temps des commencements. Convaincu de l'existence de Dieu et de la présence des Esprits ancestraux dans ce qui l'environne, le peuple ivoirien développe envers la Transcendance un rapport de complicité nourri par des discours et des gestes, expression d'une demande sociale et collective. Ce langage (incantatoire) calqué sur le rythme et l'harmonie du verbe divin est aux fondements de la culture. En joignant sa voix à celle de la nature, l'individu accède à la spiritualité, comme du reste, la plupart des communautés traditionnelles africaines. En conséquence, la morale dans la tradition et la vie ivoirienne est inspirée par ces croyances ; elle est légitimée dans les récits à réception par des actes fondamentaux, principaux piliers des institutions sociales et politiques. C'est ainsi que Dieu est placé au plus haut niveau de la hiérarchie panthéonique.

À ce titre, Dieu, gardien et défenseur des lois traditionnelles préétablies, est le régulateur de l'éthique du peuple. Son commerce avec les autres membres n'est pas le fait d'un hasard, car il apparaît toujours à la suite d'une crise. Il est considéré comme un fait langagier qu'un actant actif essentiel à la

---

<sup>2</sup> Miroirs de la mémoire collective parce que inspirés de la vie quotidienne, les contes ivoiriens apprennent à l'individu le respect des règles élémentaires de survie par le biais du personnage de Dieu qui sert de prétexte à la satire sociale. Les conteurs, en utilisant ce personnage, font de lui un symbole représentatif enfermé et forgé dans la moule éthique et idéologique.

construction de la moralité du conte. Pareille conception, en réalité, repose sur des constances de l'imaginaire du peuple ivoirien qui ne s'exprime pas dans les doctrines élaborées et communiquées, mais dans les prises de positions devant la vie. L'imaginaire comme le révèle l'interprétation de la pédagogie par le personnage de Dieu, utilise le symbole non seulement pour s'exprimer, mais aussi et, surtout, pour exister. Inversement, le symbole présuppose la capacité imaginaire.

### Références bibliographiques

- CHARTIER Emile, 1990, dit Alain, *Propos sur L'éducation suivi de Pédagogie enfantine*, Paris, PUF. d'État, Tome I.  
*Encyclopaedia Universalis*, volume V, p. 572.
- ERIGÈNE Jean Scot, 1995, *De la division de la nature*, Presses Universitaires de France.
- LEIF ERNY Pierre, *L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire*, Paris, Le Livre 1968.
- H. Gravrand, La loi sereer, Dakar, NEA 1990 *Revue sénégalaise de philosophie*, n° 56.
- GREIMAS Julien Algirdas, 1970, *Du Sens*, Paris, Seuil.
- HOLAS Bernard, 1978, *Mythologie d'Afrique*, Limoges, C.S.H.
- N'DA Pierre, 1984, *Le Conte africain et l'éducation*, Paris, L'Harmattan.
- PROPP Vladimir, 1977, *La Morphologie des contes*, Paris, Le Point.
- MAMBY Sidibi cité par F. N, Bikoi, 1999, in *Le Français en seconde*, Paris, Edicef 1999.
- SILUÉ Patrice Nanzouan, 2013, *Contes et légendes de la savane*, Abidjan, NEI-CEDA.
- TOUOUI-BI Irié Ernest, *Recueil de contes populaires gouro*, Thèse de Doctorat
- TOURÉ Théophile Minan, 1983, *Les aventures de Topé-l'Araignée*, Abidjan, NEI-CEDA.